



Entretien : Frédéric ANTOINE et Paul FRANCK

**Nouvelle ministre de la Culture, de la Petite enfance, des Droits des femmes, de la Santé et des Médias de la Fédération Wallonie-Bruxelles, Bénédicte Linard est d'abord une femme marquée par ses valeurs. Si, à 43 ans, cette élue Écolo a accepté ces hautes responsabilités politiques, c'est au nom de son souci pour l'humain. Et pour poursuivre les engagements qui ont marqué toute sa vie, de son enfance anderlechtoise à son échevinat à Enghien, en passant par son job de prof à l'Institut des sœurs de Notre-Dame, rue de Veeweyde.**

Bénédicte LINARD

# « JE NE POURRAIS PAS NE PAS ÊTRE ENGAGÉE »

— *Il y a quelques années, vous aviez déclaré que ce qui comptait pour vous était l'enseignement, et que la politique ne serait qu'un passage dans votre existence. Diriez-vous encore la même chose ?*

— J'ai toujours voulu m'engager dans des combats. Être enseignante était une forme d'engagement. Dans mon école, j'étais directement impliquée dans des projets concrets, par exemple en faveur de la Birmanie ou de la solidarité avec les plus précarisés. Coordinatrice des voyages des quatrièmes, je proposais aux jeunes d'expérimenter des activités qu'ils ne connaissaient pas et de rencontrer des personnes qu'ils n'auraient jamais pu croiser : des migrants, des réfugiés, des membres d'ONG... Au fil du temps, je me suis prise au jeu de la politique, en me disant qu'elle pourrait peut-être aussi s'avérer un outil d'engagement. Aujourd'hui, j'en suis sûre : elle est un moyen et non une fin en soi. Je me suis alors construit un bagage en politique et j'ai porté mon engagement à ce niveau. Cela fait dix ans que je ne n'enseigne plus. Ces quatre dernières années, j'étais échevine à Enghien, chargée de matières en lien avec les relations interpersonnelles, le développement personnel et le collectif. Une autre manière de porter mon engagement. Aujourd'hui, mon parcours m'amène à un poste ministériel. Je ne sais pas où je serai dans dix ans. Peut-être plus du tout en politique. Mon objectif n'est pas de faire carrière, mais, dans ma vie, de pouvoir porter des engagements et essayer d'améliorer un peu le monde et le quotidien des gens qui le peuplent. Je ne pourrais pas ne pas être engagée, cela me paraîtrait dingue.

— *D'où vous vient cette volonté de vous engager ?*

— Il y a bien sûr une question de tempérament et de préoccupations personnelles, mais je ne peux pas faire l'impasse sur l'apport de mes parents. Mon papa qui, jeune, avait choisi d'accomplir un service civil, et était actif dans une ONG. Grâce à lui, les questions des relations Nord-Sud et des inégalités peuplaient mon quotidien. Ma maman, infirmière, était enseignante dans une école technique et professionnelle de Cureghem, quartier précarisé d'Anderlecht. Inévitablement, cela vous bâtit une vision du monde qui donne envie soit de s'enfuir, soit d'y mettre sa patte. J'ai aussi passé dix ans au patro, puis j'ai été animatrice chez les scouts. Les mouvements de jeunesse ont forgé ma vision de certaines valeurs, comme la solidarité ou la coopération, qui se vivent là concrètement. Je suis imprégnée par ces valeurs qu'on partageait dans ma famille et que j'ai retrouvées partout au cours de ma vie d'adulte.

— *Cependant, vous n'avez pas accompli des études sociales...*

— Dès ma troisième humanité à l'Institut des sœurs de Notre-Dame, rue de Veeweyde, je savais que je serais enseignante, car je me sentais assez douée en pédagogie. J'ai donc étudié les langues romanes, d'abord à St-Louis (Bruxelles), puis à Louvain-la-Neuve. L'engagement y est

vite revenu à travers le mouvement étudiant. Présidente des étudiants de St-Louis, j'ai milité avec ma copine Émilie Hoyos pour que nous puissions rejoindre la FEF, la fédération qui commençait à regrouper tous les étudiants. Ensuite, avec une équipe, nous l'avons dirigée.

— *En sortant de l'UCL, vous voulez vous installer au Québec. Pourquoi ?*

— Avec mon mari, nous avons visité la « Belle Province » pendant nos vacances, et on avait apprécié. On s'est alors dit : on est jeunes, n'est-ce pas le moment de tester quelque chose ? On a tout vendu, donné ce qui restait, on est partis sans rien, avec trois malles et deux valises. Et on a découvert. Une connaissance nous a logés, puis j'ai cherché un travail et je suis tombée par hasard dans le milieu du cinéma. J'ai été l'adjointe des patrons d'une maison de production. La productrice était la femme du réalisateur Denis Arcand qui tournait *Les Invasions barbares*. Passionnant ! J'ai découvert un monde que je ne connaissais pas. Nous sommes ensuite revenus par choix, notamment parce que nous étions devenus parents et que les racines familiales étaient loin. En revenant du Québec, j'ai enseigné dans l'école où j'avais été élève. Des matières diverses, mais essentiellement le français. J'ai aussi donné des cours de religion.

« La question du sens est au cœur de mon engagement. On est tous sur terre pour quelque chose. »

— *C'est alors que vous découvrez la Wallonie...*

— Nous avons acheté une maison à Enghien. Pas par choix spécifique, mais parce que nous voulions en habiter une avec jardin, ce qui est difficile à trouver à Bruxelles. Je suis très heureuse d'avoir découvert cette ville, et j'y suis très ancrée. Parfois, les Bruxellois ne savent rien de la Wallonie et vice-versa. J'aime beaucoup le côté hybride de cet alliage d'avoir vécu une moitié de ma vie d'un côté et l'autre moitié de l'autre. Cela constitue un plus dans mon parcours.

— *Et c'est là que l'envie d'engagement se réveille...*

— Mes parents étaient proches d'Écolo, mon parrain aussi. Je me sentais proche des valeurs écologistes de justice sociale, de solidarité et de préservation du milieu dans lequel on vit, de l'environnement, et donc de la santé. Je savais qu'un jour je m'engagerais probablement à Écolo. J'ai commencé par me rendre à ses rencontres écologiques d'été. Ce que j'y ai vécu m'a parlé. Il y avait quelque chose qui se passait en matière de collaboration, d'intelligence collective... qui n'existe pas à ce point-là dans d'autres partis. Une façon de travailler et de porter un idéal qui est très enthousiasmante. Deux mois après, je rejoignais la section locale d'Enghien. Et, en 2009, je me présentais pour la première fois aux élections régionales, comme suppléante.

— **Après un passage au cabinet de Jean-Marc Nollef, vous deviendrez députée wallonne, puis échevine. Comment arrivez-vous à votre poste de ministre ?**

— Lorsque commencent les négociations pour la formation du gouvernement, j'y participe en fonction de l'expertise que j'avais gardée dans le dossier enseignement. Mais la personne en première ligne à ce sujet, ma collègue Barbara Trachte, devient secrétaire d'État à Bruxelles. Il faut la remplacer au pied levé. Deux jours après sa désignation, je pars pour une journée de quinze heures de négociations. Que j'ai portées jusqu'au bout. Il y avait donc du sens à ce que l'on m'attribue un ministère, d'autant qu'on veillait à ce que, parmi les ministres, il y ait des femmes, et pas seulement des hommes. Une nouvelle fois, à l'origine je n'étais pas choisie pour ce poste et j'ai fini par l'avoir suite à des circonstances particulières que

je n'avais pas imaginées au départ.

**« Mon objectif n'est pas de faire carrière en politique, mais d'essayer d'un peu améliorer le quotidien des gens. »**

— **Pas frustrée de ne pas avoir l'enseignement ?**

— Je suis très heureuse de mes compétences ministérielles. Elles ont toutes un lien avec des leviers possibles, entre autres pour la préservation de la démocratie et la lutte contre les inégalités. Avec mes deux col-

lègues qui ont des compétences sur l'enseignement, nous avons décidé de travailler ensemble, car il y a des liens forts entre nos matières. Par exemple à propos de l'éducation aux médias. Le problème touche toutes les générations. Il faut donc l'aborder de manière collaborative. Toute ma vie professionnelle m'a démontré qu'on est bien plus efficaces quand on travaille ensemble.

— **Vous êtes ministre des Médias, de la Culture, de la Santé...**

— ... et du droit des femmes ! Cette compétence me tient fort à cœur. Depuis que je suis ministre, je mesure l'étendue des besoins à ce propos dans les différents secteurs où je vais travailler. On est actuellement dans un *momentum* où les femmes sont prêtes et les hommes beaucoup plus prêts à donner aux femmes la place à laquelle elles ont droit. Je vais aussi investir au maximum dans la prévention des violences faites contre elles. Puis j'ai aussi comme portefeuille celui de la petite enfance et, dans ce dossier, j'ai récupéré la compétence sur les droits de l'enfant, qui relevait d'habitude du ministre-président. Là aussi, il y a des choses à faire, par exemple pour les enfants qui se trouvent en Syrie.

— **Vous avez déjà pris position sur ce dossier...**

— Je n'aime pas être dans des zones de confort. Si je dois en sortir et peut-être en prendre pour mon grade, ce n'est pas grave, à condition d'avoir pu faire mon boulot correctement. Quand j'ai pris position sur le rapatriement des enfants belges en Syrie, j'ai reçu des messages racistes, des réactions fortes... J'ai une carapace, cela me passe vraiment au-dessus de la tête. Mais, à côté de cela, ce message a été entendu. Il était important de réaffirmer que la vie d'un enfant est sacrée. On ne joue pas avec cela. Je suis engagée par rapport au monde qu'on veut laisser à nos enfants, mais je me demande aussi quels enfants on veut laisser à notre monde. Abandonner des enfants dans des camps est inhumain. Ne faut-il pas leur donner l'occasion de reprendre une place dans une vie normale ?

— **Chez Écolo, certains ne cachent pas leurs convictions philosophiques ou religieuses. Et vous ?**

— La richesse d'Écolo est de pouvoir compter sur des gens aux profils diversifiés, mais qui se retrouvent tous autour d'un même objectif et d'un même idéal. Personnellement, mes convictions sont surtout empreintes de valeurs, qui régissent tant ma vie privée que professionnelle. Une de ces valeurs est l'ouverture. Une partie de ma famille est de convictions catholiques. Je ne partage pas ces convictions religieuses, je n'en ai pas à proprement parler. Mais nous partageons tous les mêmes valeurs. Nos deux mondes se rencontrent régulièrement, et de manière très positive.

— **Mais vous avez une culture, une éducation religieuse, et vous avez été professeur de religion...**

— Bien sûr, j'ai une culture chrétienne. Jeune, j'ai entamé un parcours dans le monde catholique. Mais je ne suis pas croyante. J'en ai informé les autorités du diocèse quand on m'a demandé de donner des cours de religion, en précisant que je partageais des valeurs humanistes, proches des valeurs chrétiennes, mais sans être croyante. J'ai eu blanc-seing pour donner cours. Le programme de religion en secondaire est très intéressant de ce point de vue. En donnant ce cours, je ne me sentais ni trahie, ni en train de trahir quoi que ce soit.

— **Vous interrogez-vous de temps en temps sur le sens de la vie ?**

— Régulièrement. Je suis profondément humaniste. La question du sens est au cœur de mon engagement. On est tous sur terre pour quelque chose. Si j'y suis, c'est pour améliorer le quotidien des uns et des autres. Là se trouve le sens de la vie : en même temps prendre sa part de responsabilités face au devenir du monde et profiter de l'existence. En y trouvant du plaisir. Cela balise tout le champ de mon action, que ce soit au quotidien avec mes enfants, dans mes activités professionnelles ou dans mes relations avec les gens. On a tous une raison d'être là, et on doit aussi pouvoir rendre ce que l'on reçoit.

— **À quoi jugerez-vous que vous aurez réussi votre vie ?**

— Je ne jugerai pas. Je prends les choses comme elles viennent. J'assume mes responsabilités et, en même temps, je retire beaucoup de plaisir de ce que je fais. Je préfère travailler au quotidien sur tout ce sur quoi j'ai pris. Je ne suis pas très à l'aise avec la fin de vie. L'existence passe trop vite. La mort ne me met pas mal à l'aise, mais bien la vieillesse. Je suis quelqu'un qui bouge tout le temps, mets beaucoup d'énergie dans de nombreuses choses. J'ai peur d'un jour perdre une partie de cette énergie.

— **Que redoutez-vous le plus ?**

— La souffrance. Surtout celle de mes enfants, de ma famille. J'ai une grande famille, et des relations familiales fortes. On est tous très proches. La souffrance de l'autre peut faire très mal. C'est une des choses qui me touche le plus, car l'empathie fait partie de ce que je suis. Parfois, cela peut être une bonne chose. À d'autres moments, c'est beaucoup plus compliqué à gérer. Si je m'engage, c'est aussi à cause de la souffrance. ■

L'intégralité de l'entretien avec la ministre Bénédicte Linard est consultable sur le site internet de *L'appel*, rubrique « les plus de *L'appel* » : [www.magazine-appel.be](http://www.magazine-appel.be)